Les variantes d'une profession : de l'enseignement au préceptorat dans *Le Premier homme* d'Albert Camus

Adjé Justin Aka
Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody – Côte d'Ivoire

Résumé

Le Premier homme est certainement le texte d'Albert Camus où il semble s'acquitter d'un devoir moral après s'être déjà livré au même exercice lors de la cérémonie de remise de son prix Nobel de littérature en 1957. Cette œuvre posthume, qui peut être perçue à priori comme un hommage, met plutôt en évidence une figure essentielle de l'enseignement : l'instituteur ou le maitre d'école. L'auteur ne fait que le sortir de son espace clos pour un autre plus ouvert et plus dynamique ; Il le fait évoluer de sa fonction primaire de pédagogue pour s'intéresser à l'homme dans ses dimensions sociale, existentielle et psychologique.

Mots-clés : instituteur, éducation, humanisme, instruction, existence.

Introduction

L'histoire de l'enseignement est intrinsèquement liée à celles des sociétés humaines qui ont très tôt compris la nécessité qu'il y avait à transmettre leurs connaissances dans un souci d'amélioration de l'humain. Les sociétés Antiques sont celles qui ont jeté les bases de ce qui est devenu une institution à travers les écoles, les académies, les lycées créées par les philosophes (selon les obédiences) parce qu'elles avaient très tôt perçu l'importance de la collecte et de la diffusion du savoir. Mieux, elles avaient surtout compris que la question du développement de la société était fondamentalement une question ontologique. L'être étant au centre de la préoccupation, les sociétés ont mis en œuvre des techniques pour assurer l'éducation de leurs membres et permettre la pérennisation de valeurs culturelles, sociales et morales. Ces méthodes sont certainement multiples mais celle qui est la mieux structurée et offre de meilleurs résultats est l'école qui garantit un enseignement des plus complets. Avec cette institution

occidentale[1], qui a gagné les autres contrées surtout les zones colonisées, est né le mythe du maitre. Personnage important de la littérature qui en a fait une matière constamment visitée, le maitre est l'un des personnages essentiels du texte posthume du Nobel Camus.

L'intérêt porté sur cet auteur ne s'explique pas par son prix Nobel de littérature. Il est plus ancré dans la rupture qu'il introduit dans la littérature française du XXe siècle. Ses personnages, en effet, absurdes viennent bouleverser des figures emblématiques qui imprégnaient les textes des siècles précédents. Les lecteurs camusiens se sont habitués à des personnages étranges et anticonformistes qui ne méritent pas qu'on développe à leur égard une empathie. Seulement, dans cette atmosphère singulière, d'autres personnages certainement mineurs forcent l'intérêt et montrent que l'auteur peut valablement promouvoir d'autres types de relations moins exécrables et moins déviantes (que celles auxquelles il habitue son lectorat) et construire des rapports humains basés sur des principes simples de reconnaissance et d'amitié.

Albert Camus a toujours eu un profond respect pour la fonction enseignante, motivé en cela par la place centrale qu'a occupé son maitre Louis Germain à un moment décisif de sa vie. Sa reconnaissance ne s'arrête pas au vibrant hommage qu'il lui avait déjà rendu lors de la remise de son prix Nobel de littérature. Il dit en substance dans son discours extrait du *Rapport mondial sur l'éducation* : « …Quand j'en ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. »[2] L'expression littéraire de ce témoignage est manifeste dans la majorité de ses écrits et plus encore dans *Le Premier homme*. Il attribue à l'enseignant, surtout au maitre d'école (l'enseignant du primaire)

[1] Nous ne nions pas le fait que les autres sociétés humaines avaient certainement leur mode ou leur système de transmission du savoir. Nous voulons plutôt insister sur le fait que l'école occidentale est celle qui s'est universalisée et est devenue une référence qui s'applique à bon nombre de sociétés. Le cas du texte que nous analysons est patent, puisqu'il relève l'existence d'un autre type d'enseignement (l'école coranique) qui a été phagocyté par un autre plus adapté au regard de ce qu'il proposait, comme l'a expliqué Toril Myreng dans son mémoire de master « Le système scolaire en Algérie coloniale : L'école primaire une institution assimilatrice? »

[2] UNESCO, *Rapport mondial sur l'éducation*, 1998, p. 94.

une érudition, une sagesse, une compétence qui dépasse le cadre de l'école et envahit l'espace familial ou social. Il lui fait camper à la fois le rôle de pédagogue, d'éducateur et de formateur. Autant de dimensions qui font de lui un super personnage qui est très respecté et jouit d'une réputation quasi mythique (dans la perception des élèves et des parents). C'est le modèle auquel tous les élèves veulent s'identifier. Nous nous proposons d'analyser les variantes de la fonction de maitre dans cette étude. Comment la figure du maitre est-elle construite? Comment est-il perçu? Comment sa fonction de pédagogue est-elle dévoyée? Quels rôles joue-t-il? (du point de vue social, économique et psychologique.) Telles sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre dans la suite de l'analyse.

Cette étude nous amènera à répondre à ces préoccupations dans une analyse en deux parties. Nous verrons d'abord le mythe du maitre qui en fait une question essentielle, ensuite la perception plutôt humaniste de l'enseignant chez Albert Camus.

I- Le mythe du maitre

Personnage fantasque, ubuesque et souvent brutal, le maitre d'école est diversement représenté dans la littérature française. Il y a tout un imaginaire de l'enseignant qui a été véhiculé dans les récits dont le cadre de l'action se situe dans les colonies de la France. Il est donc intéressant de connaitre l'histoire de cette fonction et sa figuration dans la littérature.

I-1 Historique

La dénomination de la fonction enseignante dans la littérature française est assez caractéristique et dénote même de l'intérêt porté à ce corps de métier. Indifféremment appelé maitre d'école, instituteur, enseignant, professeur des écoles, ces vocables suffisent à mettre en place les pièces du puzzle concernant cette profession et ses acteurs. La littérature française a construit une figure très caractéristique du maitre qui imprègne tous les textes, surtout ceux francophones, mais dont la tradition remonte au Moyen-âge. En France (plus correctement, royaume des Francs), Charlemagne dans ses reformes du royaume rend l'école gratuite et obligatoire. Si cette mesure essentielle contribue considérablement à réduire les disparités entre les strates sociales en permettant au peuple d'accéder à l'école il faut attendre la troisième république pour voir se créer le corps des instituteurs[3].

[3] Article 1 de la loi du 12 décembre 1792, in Institut français de l'éducation : Primaire.

En effet, en 1882 l'homme d'état français Jules Ferry (ministre de l'instruction publique sous la troisième république) par son engagement politique défend l'école gratuite, obligatoire et laïque (les lois Jules ferry). De 1883 à 1885, il est nommé ministre des colonies. Nous n'allons pas reprendre ici les thèses ou les arguments utilisés pour défendre l'utilité de l'expansion colonisatrice de la France, mais nous retenons que l'école a été utilisée comme une arme pour mieux transmettre la supériorité des puissances expansionnistes. Jules Ferry le dit bien dans son discours sur les fondements de la politique coloniale[4] : « Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inferieures. » Avec de tels arguments, les écoles qui seront créées dans les colonies et qui certainement étaient la seule perspective de connaissance qui était offerte aux indigènes étaient assimilatrices (de ce fait, intégration à une civilisation dominante qui phagocyte ou neutralise celle de la colonie).

C'est vrai qu'en Algérie des écoles confessionnelles existaient (école musulmane notamment), mais en minorité. La laïcité de l'école donne tout son sens à son caractère républicain. De ce fait l'obligation qui est faite aux parents d'envoyer les enfants à l'école permet aux plus démunis de goûter aux joies de l'instruction et met ainsi fin à son élitisme. Plus que les élèves, les maitres revêtent une importance qui dépasse souvent le cadre même de leur aire d'enseignement.

I-2 La figure traditionnelle du maitre

L'archétype du maitre tel que voulu par la métropole est inscrit dans la mission qui lui est assignée. En effet, les premiers instituteurs[5] envoyés dans les colonies françaises étaient des fonctionnaires français qui s'appliquaient à honorer la mère patrie par la rigueur et l'autoritarisme du magister omniscient. La dénomination de maitres hussards leur sied bien puisqu'ils étaient, dans une certaine mesure, comme des soldats dont l'objectif était d'imposer la suprématie de leur civilisation. À cet effet, ils utilisaient couramment des méthodes peu orthodoxes pour atteindre leurs

[4] Ferry, Jules, *discours prononcé à la chambre des députés : le 28 juillet 1885*, « *Les fondements de la politique coloniale* », in *Mémoire de master de TORIL Myreng.*

[5] Nous emploierons indifféremment le nom maitre ou instituteur pour désigner l'enseignant des écoles ou du cycle primaire.

objectifs pédagogiques. Au nombre desquelles figurent les punitions corporelles et toutes sortes d'exercices deshumanisantes et humiliantes. La littérature francophone est celle qui en fait une véritable matière. Il s'agit, souvent, de témoignages d'écrivains qui sont passés entre les mains de ce type d'instituteurs ou des écrivains français qui puisent à cette source. C'est le cas d'Albert Camus qui lève un coin de voile, avec subtilité, sur des personnages problématiques qui cristallisent et modifient durablement les consciences.

En réalité, avec lucidité il ne dresse pas un portrait de ce type d'enseignant. Il procède plutôt par une comparaison avec son archétype. Le faisant, il met en parallèle deux types qui s'opposent aussi bien au niveau des méthodes utilisées que des finalités. La figure du maitre que Camus oppose à son type est un conformiste qui s'attèle à remplir sa fonction ou sa charge, de façon mécanique. Il transmet les connaissances de base conformément au programme reçu et à ses prérogatives sans en rajouter. En somme, c'est juste un bon instituteur qui fait son travail dans les limites strictes de ce qu'on lui demande. Mais cela ne fait pas de lui un bon pédagogue. Car, il n'y a pas d'innovation dans la procédure, les moyens, les méthodes de transmission de la connaissance et qui favoriseraient une meilleure assimilation ou une perception de l'apprenant.

D'abord, l'auteur dénonce le contenu de la formation qui est proposé aux apprenants de la colonie. Les objectifs de formation ne sont jamais les mêmes d'une société (la métropole) à une autre (l'Algérie colonie). Or, ici il se trouve que le programme en vigueur dans la métropole est différent de celui qui est enseigné dans les colonies. La difficulté majeure à laquelle se trouvent confrontés les apprenants indigènes et les enfants de pieds noirs (qui n'ont connu que l'Algérie) se situe au niveau des illustrations et des textes d'appui qui sont en inadéquation avec leurs réalités sociales et culturelles, comme l'atteste le narrateur :

> « Les manuels étaient toujours ceux qui étaient en usage dans la métropole. Et ces enfants qui ne connaissaient que le sirocco, la poussière, les averses prodigieuses et brèves, le sable des plages et la mer en flammes sous le soleil, lisaient avec application, faisant sonner les virgules et les points, des récits pour eux mythiques où des enfants à bonnet et cache-nez de laine, les pieds chaussées de sabots, rentraient chez eux dans le froid glacé en trainant des

> fagots sur des chemins couverts de neige, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent le toit enneigé de la maison où la cheminée qui fumait leur faisait savoir que la soupe aux pois cuisait dans l'âtre. Pour Jacques, ces récits étaient l'exotisme même»[6]

Le terme « exotisme » est habituellement employé pour caractériser ce qui provient d'ailleurs par rapport à un ici, spécialement des pays tropicaux ; Seulement, ici le narrateur l'utilise pour désigner des réalités qui appartiennent à un pays tempéré. Nous avons notamment des noms d'objets liés aux vêtements (bonnet, cache-nez de laine), au climat (neige, froid glacé) et d'aliments (soupe aux pois) qui de toute évidence ne s'utilisent pas dans cette partie du monde maghrébin. Le lexique didactique employé constitue un handicap majeur pour les écoliers de la colonie, de même que les référents utilisés dans les manuels pédagogiques leur sont totalement étrangers.

Ensuite, l'efficacité des moyens de transmission du savoir est remise en cause. L'instituteur se contente de diffuser les informations sans se préoccuper de son acquisition et de sa compréhension par les élèves. Les apprenants sont gavés de connaissances jusqu'à leur saturation. Dans ce processus de cognition, l'intelligence n'est pas sollicitée. C'est plutôt la capacité de mémorisation des apprenants qui est sollicitée au détriment de la stimulation du raisonnement, du jugement et de l'imagination. C'est ce que dit en substance le narrateur : « Dans les autres classes, on leur apprenait sans doute beaucoup de choses, mais un peu comme on gave les oies. On leur présentait une nourriture toute faite en les priant de vouloir bien l'avaler. »[7]

Cette peinture du maitre est sans nul doute celle que nous renvoie toute cette littérature qui s'est développée autour de ce thème. Mais, il est tout aussi important de connaitre le milieu d'origine des apprenants pour mieux appréhender le travail d'alchimie et ses résultats fabuleux qui font de l'archétype de Camus un humaniste.

I-3 L'environnement social des élèves

La valeur réelle du travail de l'instituteur s'apprécie dans la transformation, l'orientation qu'il opère dans la vie des élèves. Les enfants sont généralement issus de couches défavorisées dont les parents n'ont pas reçu d'instruction. En effet, la théorie du milieu social qui influence

[6] Camus, Albert, *Le Premier homme*, p.162.
[7] Camus, Albert, *Op. cit.*, p.164.

l'individu est antérieure à Albert Camus. S'il existait des cloisons entre les classes sociales à l'époque médiévale, l'évolution (guerre, reformes, révolution) des sociétés va certainement distendre progressivement ces liens. Mais il y a des caractères résilients qui ont pour nom pauvreté et analphabétisme qui sont transmis aux descendants[8]. Dans le texte de Camus que nous analysons, ce fait existentiel est mis en exergue. Les personnages appartiennent à cette classe sociale pauvre et défavorisée qui peine à survenir à ses besoins les plus primaires (se nourrir et se loger avec convenance). L'instruction dans ces conditions semble être une gageure. C'est justement cette perspective sociale que va tenter de renverser l'enseignement qui donne plus de possibilités à des apprenants de cette sphère sociale.

La pauvreté dont héritent les descendants de ces familles européennes (espagnoles, italiennes, maltaises) dans le texte est systémique. Les strates sociales[9] dont fait allusion l'auteur sont la conséquence de la politique de colonisation mise en place par la métropole française. Les enfants des pieds noirs certainement mieux logés que ceux arabes étaient obligés d'emprunter les mêmes schémas que leurs ascendants, étant entendu que les opportunités qui s'offraient à eux étaient contraires au principe de l'idéal ouvriériste[10]. Dans la fiction le discours du personnage principal Jacques laisse percevoir toute la dimension de cette pauvreté dans laquelle croupit la famille à travers la comparaison de deux mondes opposés :

> « Ce qui l'avait frappé justement, quand il avait découvert d'autres maisons, que ce soit celle de ses camarades de lycée ou plus tard celles d'un monde plus fortuné, c'était le nombre de vases, de coupes, de statuettes, de tableaux qui encombraient les pièces. Chez lui, on disait « le vase qui est sur la cheminée », le pot, les assiettes creuses, et les quelques objets qu'on pouvait trouver n'avaient pas de nom. Chez son oncle, au contraire, on faisait admirer

[8] Sous un angle philosophique, l'article montre que « d'un point de vue républicain, le système médiéval est abominablement déterministe puisque la trajectoire sociale de l'homme est déterminée par sa naissance. En d'autres termes, la position finale d'un 'individu est déterminée par une chose dont il n'est aucunement responsable : son origine sociale. Un enfant qui est né dans une famille noble (noblesse de sang) finira noble, un enfant qui est né dans une famille de roturiers finira roturier, www.ibahiyya.e-monsite.com.

[9] Nous avons d'un côté la société arabe et de l'autre les pieds noirs composés de populations européennes.

[10] Théorie politique selon laquelle l'économie et la société doivent être administrées par la classe ouvrière.

> le grès flambé des Vosges, on mangeait dans le service de Quimper. Lui avait toujours grandi au milieu d'une pauvreté aussi nue que la mort, parmi les noms communs ; chez son oncle il découvrait les noms propres. »[11]

Dans ce discours qui commence par une locution pronominale, l'auteur semble vouloir marquer le choc psychologique qui est intervenu chez son personnage quand il découvre d'autres réalités qui étaient jusque-là externes à son champ de perception et surtout dont il ne soupçonnait même pas l'existence. En empruntant la forme rhétorique de la comparaison, l'auteur expose deux situations totalement contraires pour mieux mettre en évidence le comparant « pauvreté ». L'humour caustique qui sert de support à la comparaison ne fait que relever l'acuité d'une situation existentielle.

Aussi, l'auteur ne construit pas seulement un espace essentiellement dépouillé, il montre l'influence qui s'exerce sur ses occupants et le changement d'état que tout cela implique. Nous assistons à une sorte de minimalisme[12] qui s'exprime dans le dépouillement que l'auteur impose à ses personnages en les soustrayant de l'essentiel. Par exemple, la famille Cormery vit dans une précarité qui est telle qu'elle influence négativement leur mode de vie. Cette triste situation amène à des gestes qu'on pourrait taxer d'ahurissants ou d'exubérants, mais qui ne se comprennent que si on connait leur gravité. Le cas de la grand-mère, gestionnaire de la bourse de la famille et qui impose un mode de vie quasiment austère à tous ses membres. Elle les amène à se contenter du strict minimum. De l'habillement à la nourriture et l'ameublement de la maison, tout revêt un caractère essentiel (du point de vue restrictif). L'exemple de la page 98 illustre nos propos :

> « La grand-mère gérait l'argent du ménage, et c'est pourquoi la première chose qui frappa Jacques fut son âpreté, non qu'elle fut avare, ou du moins elle l'était comme on est avare de l'air qu'on respire et qui vous fait vivre. C'était elle qui achetait les vêtements des enfants. La mère de Jacques rentrait tard le soir et se contentait de regarder et d'écouter ce qui se disait, dépassée par la vitalité de la grand-mère en lui donnant tout. C'est ainsi que Jacques, pendant

[11] Camus, Albert, *Op. Cit*., p.73.

[12] Tendance artistique apparue aux États-Unis vers 1960, qui, en réaction à l'exubérance de l'Expressionnisme abstrait inscrit son action dans la réduction formelle. En littérature, le minimalisme s'exprime surtout dans une écriture simple qui ne s'embarrasse pas de détails comme on le voit avec contraste dans le Nouveau Roman. Pour approfondir la réflexion, on peut lire Janusz Przychodzen, *De la simplicité comme mode d'emploi. Le minimalisme en littérature québécoise*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2014.

> toute sa vie d'enfant, devait porter des imperméables trop longs car la grand-mère les achetait pour qu'ils durent et comptait sur la nature pour que la taille de l'enfant rattrape celle du vêtement. »[13]

Si la grand-mère, d'une main de fer, semble régenter cette famille élargie qui ploie sous le poids de la misère, ce qui est plus étonnant ou totalement incompréhensible, c'est le geste désespéré de cette dernière qui parait s'accommoder des fèces au point d'y plonger la main quelques pages après :

> « Mais rien ne pouvait empêcher que la puanteur de ces lieux débordât jusque dans l'escalier. L'explication de Jacques était plausible. Elle lui évitait d'être renvoyé dans la rue à la recherche de la pièce perdue et elle coupait court à tout développement. Simplement, Jacques se sentait le cœur serré en annonçant la mauvaise nouvelle. Sa grand-mère était dans la cuisine en train de hacher de l'ail et du persil sur la vielle planche verdie et creusée par l'usage. Elle s'arrêta et regarda Jacques qui attendait l'éclat. Mais elle se taisait et le scrutait de ses yeux clairs et glacés. « Tu es sûr? dit-elle enfin. - Oui, je l'ai sentie tomber. » Elle le regardait encore. « Très bien, dit-elle. Nous allons voir. » Et, épouvanté, Jacques la vit retrousser la manche de son bras droit, dégager son bras blanc et noueux et sortir sur le palier. Lui se jeta dans la salle à manger, au bord de la nausée.»[14]

L'auteur peint là la déchéance d'une famille qui est réduite à une existence de charogne. Il n'est pas abusif de dire qu'elle se nourrit dans les détritus, vu la promiscuité avec les toilettes mal entretenues et la manipulation des déchets. Le sentiment d'indifférence et d'acception des fèces révèle une accoutumance déconcertante. On peut établir un parallèle de sens avec *L'Innommable*[15] où le personnage protagoniste organise sa vie dans un univers bien singulier qui est celui des poubelles. Pris sous cet angle, il fusionne quasiment avec les immondices qu'il manipule et qui assure sa subsistance.

Le corollaire de cette situation de précarité est le problème de scolarisation qui se pose. C'est vrai que du point de vue historique, la période dont parle Albert Camus est celle où la réforme de J. Ferry a rendu l'école républicaine et obligatoire dans cette partie du monde arabe. Obligeant ainsi les familles à la scolarisation de leurs enfants. Elle est certainement salutaire, mais elle ne règle pas durablement le problème de scolarisation des enfants issus de familles pauvres. Si le cycle de la maternelle et du

[13] Camus, Albert, *Op. Cit*., p.94.

[14] *Ibid*., pp.102-103.

[15] Beckett, Samuel, *L'Innommable*, Paris, Éditions de Minuits, 1953.

primaire sont gratuits, le collège et le lycée sont dispendieux pour des familles modestes. Toute chose qui entraine le retrait de l'école sitôt le certificat d'étude acquis et les enfants contraints d'intégrer le monde ouvrier. C'est cette situation sociale qu'a relevée l'auteur dans ce livre. Car, dans son texte, le caractère rustique de la famille Cormery a presque conduit le personnage Jacques à subir le même sort dans cette société fictive algérienne conventionnelle. Le protagoniste du *Premier homme* n'a aucune émotion quand il affirme que ni sa mère ni sa grand-mère ne savaient lire, tellement l'analphabétisme de ses parents paraissait normal.

En somme, ce qu'on peut appréhender comme une forme de fatalité ici, peut se comprendre comme la transmission des caractères ou des gènes de la pauvreté et de l'analphabétisme des ascendants aux descendants. C'est contre cette forme d'acceptation de sa condition que dénonce Albert Camus. Le problème existentiel qu'il pose est certainement celui du déterminisme contre lequel il s'insurge.

II- La perception camusienne de l'enseignant

Dans le traitement de cette thématique de l'enseignant Albert Camus établit une rupture avec la figure du maitre Hussard[16] qui est prégnante surtout dans la littérature francophone postindépendance (1960). Ce dernier utilise, pour atteindre ses objectifs, des méthodes élaborées par la métropole qu'il doit scrupuleusement respectées, même si elles sont très souvent en total déphasage avec les réalités sociales et culturelles algériennes. Dans une autre perception antinomique l'auteur construit son personnage du maitre, son archétype selon une logique qui fait ressortir ses caractères humain et social. Il présente l'instituteur comme un père et un humaniste.

II-1 La figure paternelle

Le père est sans nul doute la figure centrale dans tout type de famille. L'un des caractères essentiels dévolu au père est celui de l'autorité qu'il représente et qu'il exerce. Mais pour comprendre ce que recouvre le terme

[16] Nous ne parlons pas de ce groupe de jeunes écrivains de la moitié du XXe siècle qui s'opposaient au conformisme idéologique et esthétique de l'après-guerre. « Les hussards noirs de la république » étaient plutôt le surnom donné aux instituteurs parce qu'ils étaient chargés de traduire rigoureusement sur le terrain une reforme drastique du système éducatif impulsée par Jules Ferry. Cette réforme est ensuite mise en application dans les colonies françaises.

de l'autorité nous allons nous référer à la définition qu'en donne Max Weber[17]. Il présente l'autorité comme une forme de pouvoir définie et confortée par les normes sociales, qui s'exerce avec le consentement des personnes qui y sont sujettes. Il classe l'autorité en quatre types dont l'autorité traditionnelle qui concerne celle exercée par le père. Selon Weber, elle est fondée sur le sentiment collectif qu'elle a fait ses preuves par le passé et qu'elle doit être maintenue en raison de son caractère pertinent. L'autorité des parents s'exerçant sur les enfants peut être considérée comme une forme d'autorité traditionnelle au même titre que celle des hommes sur les femmes dans une société patriarcale. Cette autorité quasiment naturelle du père s'exerce sur tous les membres de la famille (aussi bien sur les enfants que sur la femme).

Dans le texte camusien que nous analysons, à priori, le personnage de la grand-mère[18] semble supplanter l'autorité naturelle du père et incarne une autre forme de pouvoir qui lui permet de régenter sa famille, en l'absence des hommes. Mais, dans l'évolution du récit, ce pseudo-ordre ou cette transgression est inversée. Il s'effiloche au profit d'une autre figure d'envergure qui influence durablement un nombre important de personnes, celle du maitre. Cette autorité du maitre s'exprime aussi bien dans le respect qu'il suscite et le pouvoir qu'il incarne.

D'abord le respect. La valeur qu'on reconnait au maitre est quelque chose d'indéniable qui force la reconnaissance aussi bien des élèves que des parents. Ses qualités sociales, morales et intellectuelles sont ce qui le déterminent et font de lui quelqu'un d'exceptionnel. Il a une histoire particulière qui l'amène à tisser des rapports très étroits avec ses élèves : il a fait la guerre[19] ; et de ce fait a été dans les mêmes unités de combattants que la plupart des parents de ses élèves qui sont orphelins de père. Il se fait un devoir (moral) de veiller sur les enfants de ses anciens frères d'arme en contribuant à leur éducation. C'est certainement pour cette raison qu'il use de la punition corporelle (pourtant proscrite par le système éducatif officiel) pour s'assurer que les enfants ne s'écartent pas des valeurs qu'il leur enseigne et que ceux-ci les intègrent effectivement.

[17] Sociologue allemand, considéré comme l'un des fondateurs de la sociologie moderne.
[18] L'absence du père dans une famille peut entrainer des variations dans la chaine d'exercice du pouvoir. Dans le cas de cette famille élargie, la disparition des hommes donne plein pouvoir à la grand-mère.

Ces méthodes brutales, contre toute attente, ne font pas fuir les élèves. Bien au contraire, cet éducateur atypique qui n'hésite pas à sortir la chicotte s'attire la sympathie des élèves et de leurs parents qui adhèrent totalement à ses manières. Cela peut s'expliquer par le fait que la chicotte fait partie intégrante de l'environnement familial des enfants qui subissent quotidiennement cette correction pour tous les écarts de conduite. Ce n'est pas autre chose qu'affirme le narrateur :

> « L'enfant devait placer sa tête entre les genoux du maitre qui, resserrant les cuisses, la maintenait fortement. Et sur les fesses ainsi offertes, M. Bernard plaçait selon l'offense un nombre variable de bons coups de règles repartis également sur chaque fesse. Les réactions à cette punition différaient suivant les élèves. Les uns gémissaient avant même de recevoir les coups, et le maitre impavide remarquait alors qu'ils étaient en avance, les autres se protégeaient ingénument les fesses de leurs mains, que M. Bernard écartait alors d'un coup négligent…Dans l'ensemble cependant, cette punition était acceptée sans amertume, d'abord parce que tous ces enfants étaient battus chez eux et que la correction leur paraissait un mode naturel d'éducation. »[20]

À ce stade de l'analyse, on peut dire que la punition n'est pas appréhendée ici comme quelque chose de cruelle, mais elle contribue à asseoir le mythe du maitre qui brise la distance entre un système scolaire très règlementé et une société où les règles sont moins rigides, surtout en ce qui concerne la gestion des familles. Il se fait plus humain en révélant sa proximité, son intérêt, sa familiarité avec ces pauvres bougres comme il le dit dans cette confidence : « Oui, j'ai une préférence pour Cormery comme pour tous ceux d'entre vous qui ont perdu leur père à la guerre. Moi, j'ai fait la guerre avec leurs pères et je suis vivant. J'essaie de remplacer ici au moins mes camarades morts » (p.170). Ce discours plutôt intime révèle certainement une faille dans le caractère très rigide affiché par le maitre qui laisse s'exprimer ses émotions. Mais, l'emploi du pronom personnel tonique et du pronom personnel « je » met en évidence sa sociabilité.

Par ailleurs, l'instituteur est craint par ses élèves qui lui sont soumis. Ce sentiment est si fort que même quand ceux-ci atteignent l'âge adulte et qu'ils échappent de toute évidence à cette forme d'emprise, ils ne semblent pas quitter sous le charme de cette domination. Ce n'est pas que le maitre représente une menace ou un danger pour ses élèves, mais il y a une sorte de sentiment très fort, souvent contrasté qui ne fait qu'entretenir cette

[20] Camus, Albert, *Op. Cit*., p.169.

figure d'autorité du maitre. Par exemple, le discours panégyrique tenu par le narrateur révèle cette fascination et ce caractère rigoriste : « En rangs par deux. Par deux! Je n'ai pas dit par cinq! » Et la bousculade cessait, les élèves, dont Monsieur Bernard était craint et adoré en même temps, se rangeaient le long du mur extérieur de la classe, dans la galerie du premier étage… » (Albert Camus, 1994, p.154) Dans les autres paragraphes du texte l'auteur utilise un vocabulaire mélioratif qui donne du personnage un portrait élogieux qui bat en brèche le portrait de personnage cruel qu'on pourrait être tenté de lui imputer.

Dans cette forme de valorisation ou d'appréciation de ce personnage essentiel, le narrateur passe de la perceptive de l'anonymat dans lequel il avait plongé le personnage de l'instituteur à quelqu'un d'extrêmement important, parce qu'il lui donne une identité et le place ainsi hors de la fiction. Il y a pour ainsi dire une variation du nom qui passe de Bernard à celui de Germain (le prénom que portait son maitre d'école). On apprendra dans la bibliographie d'Albert Camus réalisé par Herbert Lottman que l'auteur avait un profond respect et une reconnaissance pour son maitre d'école qui, vraisemblablement avait contribué à son instruction certes, mais surtout a façonné l'homme qu'il était devenu par la suite. C'est d'ailleurs à raison qu'il lui rend un hommage lors de la réception de son prix Nobel de littérature en octobre 1957. Le personnalisme semble être la caractéristique essentielle du personnage du maitre. Il investit une aire sociale qui l'inscrit dans une autre dimension. L'auteur le perçoit également comme un humaniste.

II-2 l'instituteur comme un humaniste

Fréderic Worms[21] s'interroge certainement avec raison sur la question humaniste au XXe siècle. Il estime que la valeur de l'homme se trouve galvaudée quand on sait que les guerres mondiales sont passées par là. L'humanisme[22], dans la perception d'Albert Camus est centré sur l'homme

[21] Fréderic Worms consacre un article : Peut-on encore être humaniste? Dans « Le Point hors-série n.17 », *Penser l'homme Sartre, Camus, Foucault, Levinas*, Paris, Flammarion, Avril-mai 2008.

[22] Ce mot a connu des variantes depuis le XVIe siècle où il désignait les langues telles le grec, le latin, l'hébreu et l'arabe (les humanités) dont l'apprentissage s'avérait nécessaire pour acquérir les connaissances et les idées novatrices contenus dans les textes Antiques. Ce sens va évoluer pour désigner un mouvement littéraire qui s'est épanoui dans la seconde

(l'individu), sur son existence. Il affiche sa philanthropie à travers ce thème essentiel puisqu'il transcende ce texte. Le discours ne peut être appréhendé comme une banale recension ou une description d'évènements ou de faits qui caractérisent une figure sociale angulaire. L'auteur s'attache à construire une figure sociale complexe qui impulse un idéal de vie (changement d'état) et une transformation de l'homme (perception). Si dans *La peste*, l'auteur, amorçait un discours nouveau dans un monde post-guerre qui avait terriblement souffert du manque de solidarité, qui est une valeur essentielle à la coexistence des populations, avec ce texte posthume il porte un intérêt certain sur l'individu dans sa relation avec le monde et avec l'autre.

En effet, le personnage du maitre agit comme un alchimiste. Il accepte des élèves issus des couches les plus défavorisées et qui sont déjà conditionnés par le milieu et leur famille. C'est sur cette matière qu'il va travailler et s'appliquer à inculquer des valeurs et surtout une conscience du sens de leur vie et de leur place dans la société. L'individu devient ainsi un objet d'expérience pourvu d'une malléabilité qu'il façonne en quête d'une certaine éthique et donc d'un certain idéal d'homme. Ainsi quand le maitre se rend chez Jacques, c'est bien pour briser le scellé que la grand-mère lui avait déjà inculqué à travers la résurgence de certains caractères héréditaires de sa vieille tradition hispanique. Car, il y a eu une situation analogue avec l'ainé du protagoniste qui avait été victime de ces valeurs désuètes et inadéquates par une interruption de sa scolarité. Évidemment, décision à priori douloureuse mais qui n'avait ému personne[23] puisqu'elle paraissait d'une banalité notoire (pour les membres de cette famille). De ce fait, demander au cadet de suivre la même voie paraissait anodin, voire normale surtout que cela participait au bien-être de la famille. La résignation et l'acceptation de leur condition est contraire au principe de liberté de l'homme auquel souscrit l'auteur. Principe d'ailleurs qui est incarné par le maitre qui le transmet à ses élèves. Le faisant, Albert Camus opère une rupture avec ce texte dans le traitement de ce thème. Le maitre ne s'enferme pas et n'enferme pas non plus ses élèves dans une sorte de tradition. Il

moitié de cette période. Au XXe siècle, ce terme va plutôt signifier une attitude, une inclination de l'homme pour l'amélioration de la condition de son semblable.

[23] La grand-mère, la mère et les autres membres de la famille ne se sont pas opposés à une décision qui semblait normale et respectueuse des habitudes et inscrite dans leur tradition. Elle était surtout vitale, d'où leur indifférence.

exerce plutôt sa liberté et donne l'occasion aux apprenants de s'exprimer, de choisir leurs voies sans aucune contrainte (celles de la société et de la famille allusivement). Il les tire des carcans (de la tradition et de l'hérédité) dans lesquels ils étaient enfermés et façonnés pour leur ouvrir l'esprit et des horizons pour qu'ils soient à même de décider de leur avenir. Il s'agit pour eux de construire leur existence en lui donnant le sens qu'ils souhaitent. Pour dire autrement, l'individu contribue à l'amélioration de sa condition dans l'expression de son libre arbitre. On passe d'un état de précarité à un autre meilleur. Ainsi, les choix de l'enfant s'avèrent judicieux puisqu'ils entrainent finalement l'adhésion de toute la famille. L'avenir de l'enfant qui avait été définit d'avance va changer radicalement. Le narrateur traduit parfaitement cette conscience nouvelle qui se déleste de certaines pesanteurs :

> « Une immense peine d'enfant lui tordait le cœur, comme s'il savait d'avance qu'il venait par ce succès d'être arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres, monde refermé sur lui-même comme une ile dans la société mais où la misère tient lieu de famille et de solidarité, pour être jeté dans un monde inconnu, qui n'était plus le sien, où il ne pouvait croire que les maitres fussent plus savants que celui-là dont le cœur savait tout, et il devait désormais apprendre, comprendre sans aide, devenir un homme » p.193-194.

Conclusion

Au terme de cette étude, ce n'est pas fortuitement qu'Albert Camus a choisi de traiter le thème de l'enseignement en s'intéressant à l'un de ses acteurs essentiels. Le maitre ou l'instituteur prend une autre dimension avec l'auteur. Sa perception, certainement humaniste de cette thématique ne dénature pas la fonction de l'enseignant. Loin de là, il contribue à restaurer ou à donner une figure plus humaine et plus sociale à cette fonction. Il introduit ainsi une rupture avec la figure traditionnelle du maitre charriée et frappé d'anathème dans d'autres textes. Décrit comme un personnage ubuesque, ici il acquiert une importance et une reconnaissance. Sa fonction principale de pédagogue est associée à un rôle plus crucial qui touche aussi bien au social, au psychisme qu'à l'être. On retiendra qu'Albert Camus lève définitivement le paradoxe qui entourait le maitre et dans une certaine mesure amenuisait le travail de formation de l'homme qu'il accueille et accomplit comme un sacerdoce. Le maitre devient sous sa plume un humaniste qui s'intéresse à tout l'homme.

Bibliographie

- CAMUS Albert, *Le Premier homme*, Paris, Gallimard, 1994.
- FREINET Célestin, *Pour l'école du peuple*, Paris, Maspero, 1969.
- FREINET Célestin, *Les techniques Freinet dans l'école moderne*, Paris, Armand Collin-Bourrelier, 1973.
- GOMES Fernando, *L'« autre » l'étranger dans « Hôte » d'Albert Camus Carnets* : revue électronique d'études françaises, 2e série, n° 1, page consultée le 10/09/2014.
- IBAYIYYA, *Déterminisme et société*, ibahiyya.e-monsite.com, page consultée le 13/01/2017.
- LATRY Françoise, *L'influence de l'histoire de l'instituteur sur la relation maitre-élève*, Thèse de doctorat, Université Lyon 2, (page consultée le 30/12/2016).
- « Le Point Hors-série n°17 », *Penser l'homme Sartre, Camus, Foucault, Levinas…*, Paris, Flammarion, 2008..
- LOTTMAN Herbert, *Albert Camus*, Paris, Seuil, 1985.
- OURY Fernand, *Vers une pédagogie institutionnelle*, Paris, Matrice, 2009.
- OVIDE Decroly, *Initiation à l'activité intellectuelle et motrice*, Paris, Édition Delachaux et Nestlé, 1978.
- TORIL Myreng, *Le système scolaire en Algérie coloniale : L'École primaire une institution assimilatrice?*, mémoire de master, université d'Oslo, décembre 2013, (page consultée le 30/12/2016).
- UNESCO, *Rapport mondial sur l'éducation*, 1998.